

piraient d'éloignement, autant les services, l'affabilité, la bienfaisance du fils, excitaient de reconnaissance. C'était là encore l'un des griefs du comte de Garderel ; et il ne s'en taisait pas toujours. Ordinairement Félix supportait en silence ces vexations et ces injustices continuelles. Mais, parfois aussi, comme aujourd'hui, la patience lui échappait, et des paroles violentes, amères, tombaient de ses lèvres. Un fait étrange remarqué de Mme Garderel et de ses filles, s'était produit en deux ou trois rencontres. Quelques mots prononcés par le jeune homme avaient subitement apaisé la colère de son père. Mais ensuite, le comte était tombé dans une longue et inexprimable prostration. Dans cet état, il refusait de répondre aux questions qui lui étaient adressées. Il ne paraissait soulagé qu'au départ de son fils.

Elisa, l'aînée des sœurs de Félix, avait vu sa santé s'altérer depuis deux ans, sans que la cause de son mal pût être assignée d'une manière précise. Dans les commencements, son frère la soigna avec tendresse, et aussi avec succès, car, sous l'influence du traitement qu'il lui prescrivit, elle se sentit beaucoup mieux ; ses forces parurent revenir ; ses joues étaient moins pâles, ses yeux moins abattus. Mais le comte de Garderel intervint avec sa bizarrerie et son injustice ordinaires, il interdit à la jeune fille de recevoir encore les soins de son frère. Depuis lors, le mal ne fit qu'empirer, le mieux disparut, et les plus alarmants symptômes se déclarèrent. Vainement Mme de Garderel supplia son mari de permettre à Félix de donner ses avis, d'indiquer les remèdes ; il s'y refusa obstinément. Les instances de sa femme n'aboutirent qu'à provoquer sa redoutable colère, à augmenter sa haine pour son fils.

La soirée, comme on doit bien le penser, s'écoula fort triste au château de Champton. A plusieurs reprises, Clémence tenta de rompre le silence qui régnait au salon ; elle ne put réussir. Enfin, elle proposa de se mettre au piano, et d'accompagner une romance que Félix chantait admirablement. Personne ne répondit, ni son père ni son frère. Alors la pauvre enfant, découragée, cacha son visage dans ses mains, et on l'entendit sangloter. Ni sa sœur ni sa mère n'osèrent la consoler. Félix paraissait plongé dans sa lecture et ne leva pas même les yeux. Bientôt Elisa se trouva si fatiguée qu'il fallu la conduire à sa chambre. Quelques instants après le salon était vide.

III

LE CONCIERGE DE CHAMPTON

Deux jours s'étaient écoulés depuis les faits rapportés dans le chapitre précédent. M. de Garderel avait constamment gardé le silence. Enfin, s'étant rencontré seul avec son fils, il lui dit :

— Vous devez comprendre, Monsieur, qu'une pareille vie ne peut durer davantage, nous ne pouvons nous entendre.

Le jeune médecin, fixant sur son père l'étrange regard que nous avons déjà eu l'occasion de signaler, lui répondit simplement :

— J'ignore, mon père, en quoi je vous ai offensé, et ce qui m'attire en ce moment votre colère.

— Suis-je donc obligé d'entrer en explication avec vous ? prétendriez-vous, par hasard, me traiter d'égal à égal ?

— Je n'ai jamais eu cette pensée, et je ne sais pas que mes actes ni ma conduite vous autorisent à parler de la sorte.

— Ah ! je sais que vous êtes habile, que vous jouez admirablement votre rôle. Mais n'espérez pas me tromper. Mon attention est éveillée sur vous, sur vos projets. Je vois clair dans votre plan.

— Que voulez-vous dire, mon père ? demande Félix, avec toutes les apparences de la plus profonde stupéfaction. Un plan, des projets ! Que soupçonnez-vous donc, je vous prie ?

Le comte de Garderel enveloppa son fils d'un regard étincelant, où se confondaient la haine et la rage qui remplissaient son âme.

— Je n'ai pas à entrer dans de plus longs détails, reprit-il, se contenant à peine. Je vous ai cherché pour vous signifier mes volontés.

— Parlez, quelles sont-elles ? dit le jeune homme sans s'émouvoir.

— Il est impossible que nous habitions désormais, fût-ce un jour, une heure, sous le même toit. Il faut que vous partiez ; je ne veux plus vous revoir dans ma maison, ni au sein de ma famille.

— Mais encore une fois, insista Félix, quel est mon crime ? Je ne puis accepter ma condamnation sans connaître ce que vous me reprochez, ni sans que je voie s'il ne me serait pas facile de détruire les accusations que vous formulez contre moi.

— Vous allez quitter ce château, vous dis-je, et sur-le-champ, répliqua M. de Garderel, que la colère étouffait.